

Le Religieux versus le Politique dans le roman *Samar Cande* d'Amin Maalouf*The religious versus the political in Samar Canded novel by Amin Maalouf*SEMAANE Djellal Eddine<sup>1</sup><sup>1</sup> Chercheur. École Normale Supérieure de Bouzaréah, Alger[sdje39mother@gmail.com](mailto:sdje39mother@gmail.com)

تاريخ القبول: 2018/09/26

تاريخ الاستلام: 2018/06/09

**Abstract :**

The relationship between religious and political fields has long been strained by the desire of each party to seize power and dominate societies. For this purpose, this study seeks to shed light on the problem resulting in this conflict through the general literature and the historical novel in particular. We chose the novel Samarkand (1988) by the Franco-Lebanese writer Amin Maalouf, through which he painted a general picture full of details for nearly ten centuries of the history of an area that is one of the busiest and full of politico-religious wars. In this paper, we have dealt with some aspects of the eternal animosity between these two fields and the mechanisms of their respective endeavors in pursuit of the purpose of imposing their control and logic on the lives of individuals.

**Keywords:** Conflict - Religious - Political - Historical novel - Amin Maalouf**ملخص:**

لطالما كانت العلاقة بين الديني والسياسي يشوبها توتر وّأده رغبة كل طرف في التفرد بالسلطة والهيمنة على المجتمعات. لأجل هذا، تسعى هذه الدراسة إلى تسليط الضوء على إشكالية هذا الصراع وذلك من خلال الأدب عامة والرواية التاريخية خاصة. اخترنا رواية سمرقند (1988) للكاتب الفرنكو-لبناني أمين معلوف والتي من خلالها رسم صورة عامة مفعمة بالتفاصيل لقرباة عشرة قرون من تاريخ منطقة تعتبر من أكثر المناطق الحافلة بالأحداث والحروب ذات

الصبغة الدينية طورا والسياسية طورا آخر. تناولنا في بحثنا شيئا من مظاهر العداء الأبدي بين هذين الميدانيين وآليات اشتغال كل منهما في سعيه نحو تحقيق الغاية التي يرومها: فرض سيطرته ومنطقه على سير حياة الأفراد.

**الكلمات المفتاحية:** الصراع - الديني - السياسي - الرواية التاريخية - أمين معلوف.

« Je ne suis pas de ceux dont la foi n'est que terreur du Jugement, dont la prière n'est que prostration. Ma façon de prier ? Je contemple une rose, je compte les étoiles, je m'émerveille de la beauté de la création, de la perfection de son agencement, de l'homme, la plus belle œuvre du Créateur, de son cerveau assoiffé de connaissance, de son cœur assoiffé d'amour, de ses sens, tous ses sens, éveillés ou comblés. » Amin Maalouf, *Samarcande*, p. 26.

« [...], mais Khayyam répond fraîchement : - Aurais-tu oublié le proverbe qui dit : "La mer ne connaît point de voisins, le prince ne connaît point d'amis" ? », *Samarcande*, p. 45.

## I. Introduction

En guise de prélude, je présume que le lecteur de ce numéro se demande déjà : que vient faire un article qui relève plutôt du domaine des sciences des textes littéraires dans une revue consacrée exclusivement à la chose politique ? Permettez-moi donc, cher lecteur, cette petite digression – ô combien nécessaire pour que l'on parte sur de bonnes bases – afin de je vous expliquer la nature indispensable de la Grande Littérature et le rôle qu'elle a toujours joué, non seulement dans la compréhension et le déchiffrement de la réalité humaine, *politique* ou autre, mais aussi dans sa *création* et son *modelage*. Du reste, Edgar Morin n'insiste-t-il pas sans cesse sur le caractère indispensable de nos jours de *l'interdisciplinarité* afin de saisir le monde qui nous entoure ?

Certains tournants décisifs dans l'Histoire sont parfois faits par des anecdotes anodines et des faits-divers négligeables et ce n'est, que bien plus tard, l'on se rend compte de leur ampleur. C'est parfaitement le cas avec la création de l'État d'Israël et le sionisme qui lui est inhérent ! Vous serez certainement sidéré en découvrant que les deux événements qui ont motivé Theodor Herzl à lancer son projet de la création d'un État juif autonome ont un lien direct avec... la Littérature ! En effet, le premier événement est cette pièce théâtrale d'Alexandre DUMAS fils, *La Femme de Claude*<sup>1</sup>(1873), où un certain Daniel encourage les Juifs à revenir à la terre de leurs ancêtres. Le second événement est l'affaire Dreyfus<sup>2</sup>, cette

dernière n'a connu son retentissement majeur qu'après l'écrit que lui a consacré le grand écrivain français Émile Zola<sup>3</sup>. C'est dire l'importance que représente la Littérature chez les hommes politiques et comment elle devient une source d'inspiration pour leurs projets étatiques. Elle est aussi une source de compréhension pour tout un chacun espérant avoir une idée plus profonde et plus clairvoyante sur les événements qui font son quotidien...Fin de la digression !

\*\*\*

Les rapports entre la *religion* (entendue dans son acception la plus large comme étant un « système de croyances et de pratiques fondé sur la relation à un Être suprême, à un ou plusieurs dieux, à des choses sacrées ou à l'univers » –Encyclopédie Encarta) et la *politique* (ce qui ressort de l'organisation de la Cité, les relations de pouvoir que les hommes entretiennent entre eux, ainsi que les principes et les valeurs qu'ils professent pour distinguer le bon du mauvais gouvernement) ont toujours été complexes. Tantôt en réconciliation, souvent en conflit, la seule chose que la religion et la politique ont en commun c'est la volonté franche, de l'une comme de l'autre, de domination, d'hégémonie et de pouvoir. Outre les livres de spécialité, l'un des moyens les plus efficaces qui peut éclairer notre lanterne en ce qui concerne ce sujet est bien la littérature et en particulier les romans. Amin Maalouf (1949-), franco-libanais, est considéré actuellement comme étant l'un des grands écrivains francophones et son la prestigieuse Académie Française en 2011 en est une preuve incontestable. En lisant toute la production romanesque de cet écrivain exceptionnel, tout lecteur constatera d'emblée la récurrence de trois thèmes principaux : l'Histoire, la Religion et la Politique. Étant issu d'un pays comme le Liban, il est aisé de comprendre l'obsession de cet écrivain pour ces trois sujets ; un pays rongé par une guerre civile (1975-1990) dont les causes principales sont les trois éléments que l'on vient de citer : l'histoire continuellement chambardée par des colonisations et des protectorats successifs, les multiples communautés religieuses (officiellement on parle de 18 mais elles dépassent largement ce chiffre) qui le constituent et, par voie de conséquence, la difficulté, voire l'impossibilité, de gérer politiquement les divergences qu'en découlent et autres ce fatras de différences, malentendus et différends.

Samarcande<sup>4</sup> est le deuxième roman d'Amin Maalouf. Publié en 1988 chez l'éditeur J-C Lattès (nous nous référerons au roman réédité par Casbah éditions à Alger en 2000), il retrace presque dix siècles de l'histoire troublée d'une grande partie du Proche et Moyen-Orient, en insistant sur deux facettes de cette histoire : *religieuse et politique*, et les interactions/divergences entre les deux qui ont caractérisé toute cette période. Ils 'git d' roman historique, ce genre de romans est défini comme étant hybride. Pour Claudie Bernard trouve que le roman historique :

« est un roman – ‘histoire’ fictive – qui traite d’Histoire effective, c’est-à-dire qui représente une tranche d’Histoire – de passé – en transitant inévitablement par l’Histoire ou l’historiographie. Le mot ‘Histoire’ en effet signifie deux choses : un ensemble d’événements révolus, et la connaissance de ces événements ; étant bien entendu que le révolu n’acquiert de consistance, voire d’existence, que par la connaissance et plus précisément par le discours qui l’appréhende et qui, en prétendant le reproduire, contribue grandement à le produire. »<sup>5</sup>

Il s’agit donc de la grande Histoire à travers la petite histoire. Autrement dit, des Récits mineurs qui habitent les Récit majeurs (ceux d’Omar Khayyam<sup>6</sup> puis de Djamel Eddine Al-Afghani). La petite histoire, par le truchement impératif de quelques procédés inspirés de l’historiographie, nous rend compte des événements historiques plus au moins importants qui se sont déroulés dans un passé éloigné.

A’ travers une lecture descriptive et analytique de ce roman que nous allons *tenter* de comprendre de quelle façon un écrivain rend compte ou restitue le religieux et le politique dans son écrit ? Quel est le rapport existant entre ces deux espaces ? Comment l’un influence l’autre ? Pour répondre à cette question, un résumé du roman est indispensable pour savoir de quoi il s’agit, puis nous analyserons deux personnes/personnages dont le rôle est crucial dans l’Histoire/histoire et qui incarnent à merveille la complexité de la relation entre le religieux et le politique.

## II. Résumé du roman

Benjamin Omar Lesage est un américain d’origine française. Il a un amour fou pour tout ce qui est oriental et cela pour des raisons familiales, ce qu’explique son deuxième prénom, *Omar*. Dans la première partie du roman (pp. 11-195), il se présente comme un simple narrateur puis, il devient, dans la seconde partie (pp. 197-376), un personnage central et un protagoniste dans l’histoire. Au début de son récit, il relate la vie du grand et libre penseur Omar Khayyam qui était à la fois poète (ses *robaiyat* sont devenus un classique mondial), médecin, philosophe, astronome et mathématicien, « préfigurant très tôt un sens humaniste unique en pleines convulsions religieuses et politiques de l’Asie centrale »<sup>7</sup>. Affichant un désintérêt total du pouvoir politique, Khayyam a préféré « une vie d’errance et de pérégrinations d’une ville à l’autre en Perse, fréquentant les plus puissants de son temps, tout en gardant sa dignité, sa distance et liberté vis-à-vis d’eux »<sup>8</sup>. En 1072, il atteint Samarcande et c’est en essayant de défendre le disciple préféré d’Avicenne humilié par l’Étudiant-Balafgré (une scène qui représente le conflit entre la religion et la philosophie) que

Omar va être conduit chez le cadî Abou Taher, ce dernier reconnaît ses qualités humaines et scientifiques. C'est aussi grâce à ce cadî que va naître le *Manuscrit des quatrains*, une poésie libre et subversive ! C'est à Samarcande également et lors d'une entrevue à la cour du Khan Nasr, Sultan des Turcs, que le poète croise la poétesse Djahane, tombe éperdument amoureux d'elle et décide de la suivre quand elle décide de quitter la ville...

« Trois mois plus tard, Omar est en route pour Ispahan. Il fait escale à l'oasis de Kashan. Là, il rencontre un jeune étudiant, Hassan Sabbah dont l'ampleur de son savoir l'éblouit autant que lui déplaisent ses positions radicales. Ils poursuivent ensemble leur chemin jusqu'à Ispahan, dans une Perse dominée par la dynastie Seldjoukide.»<sup>9</sup>

Arrivé à Ispahan, Omar rencontre le Vizir Nizam-el-Molk qui lui parle longuement de son ambition de construire un grand État au sens strict du terme, doté d'une administration et d'un gouvernement solides. Il propose à Omar le poste de *sahib-khabar*, chef des espions, mais le poète le décline préférant rester loin pour s'occuper de sa poésie et de ses recherches scientifiques. « En fait, il n'avait aucune ambition pour le pouvoir, encore moins pour prendre part aux conspirations politiques de son époque. »<sup>10</sup> Il propose donc au Vizir de confier cette fonction à son nouvel ami, Hassan Sabbah et le Vizir accepte. Mais peu de temps après, la relation entre le nouveau chef des espions et Nizam-el-Molk connaît une certaine rivalité et un sentiment de haine réciproque s'empare des deux personnes. Ce qui suscite la méfiance du Sultan à l'égard de son Vizir jusqu'à de lui remettre le bilan des dépenses des villes dans un délai record. Hassan décide donc de sauter sur l'occasion et se propose de faire les comptes de tout l'empire en quarante jours seulement ! À la fin du délai et au moment où il présente son rapport, Hassan se rend compte qu'il a été piégé par le Vizir et découvre qu'il manque des pages et que le reste est en désordre. Ainsi le Sultan ordonne-t-il sa mise à mort mais Omar intercède en sa faveur et suggère de l'expulser de l'empire. « Mais l'homme de Qom reviendra, pour accomplir une vengeance exemplaire. »<sup>11</sup> C'est de cet incident que naîtra la secte des Assassins après la conversion de Hassan à la secte des Ismaéliens<sup>12</sup>. De sa forteresse imprenable, l'Alamout, il envoie ses hommes partout pour commettre les crimes les plus atroces, n'épargnant ni rois, ni prince, ni chefs religieux, « convaincu de défendre le monde musulman de toute déviation. »<sup>13</sup>

Après l'assassinat de Djahane, sa dulcinée Khayyam, prend la décision de sillonner les villes perses en compagnie de son garde de corps, Vartan. Il profite de cette odyssée pour nourrir ses vers et embellir son Manuscrit par des enluminures et des peintures. Sauf qu'un jour et à son réveil, Vartan est assassiné et le Manuscrit a disparu, enlevé par un agent de Hassan qui le gardera comme un trésor dans sa bibliothèque. Le vol du Manuscrit est la façon d'Hassan d'inviter Khayyam à sa forteresse mais ce dernier refuse de s'y rendre. Bien des

années après la mort du fondateur de la secte des Assassins, ce Manuscrit sera source de renaissance pour les habitants de la forteresse, loin de l'intransigeance et des frustrations imposées par les commandements intraitables de Hassab Sabbah !

Puis survient l'invasion des Mongols et le Manuscrit est perdu. Ce n'est qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle qu'il sera retrouvé par un certain MerzaReza de Kirmancelui-ci va l'offrir au grand réformateur Djamaledine Alafghani (1838-1897). Fervent opposant du shah et chef de file de la révolution persane, il garde ce Manuscrit en sa possession « avant d'en être dépouillé par un soldat ottoman en raison de ses protestations incessantes contre la politique du shah de Perse, Abdol-Azim. »<sup>14</sup>

À ce stade du récit, une certaine Chirine, la petite fille du shah, réapparaît et réussit à mettre la main sur le Manuscrit et en prend soin pendant plusieurs années avec l'aide de Benjamin, qui devient un personnage principal dans le roman. « Une histoire d'amour se tisse peu à peu entre ces deux personnages qui seront au centre de la deuxième moitié du roman »<sup>15</sup>.

Dans cette partie de l'histoire, Amin Maalouf décrit un tournant décisif dans l'Histoire de la Perse moderne : au début du XX<sup>ème</sup> siècle, elle connaît une révolution sans précédent : le Shah est détrôné et un Parlement est instauré ! Peu de temps après, les partisans du Shah contre-attaquent, une guerre civile éclate entre le mouvement révolutionnaire des partisans de la Constitution (appelés fils d'Adam) et les Cosaques (des soldats d'un corps de cavalerie dans l'armée russe et qui sont les défenseurs des intérêts de la Russie), « et, enfin, la courte victoire de la jeune démocratie persane, qui ne durera que six ans, en raison de l'incursion militaire du Tsar russe, afin de maintenir le pays sous son influence. »<sup>16</sup>

« Dans cet imbroglio politique sans issue, Benjamin et Chirine décidèrent de fuir l'Iran en hâte, emmenant dans leurs bagages le manuscrit en direction des États-Unis. Le hasard a voulu que les Robaïyat subissent le sort du gigantesque paquebot, le Titanic, le 10 avril 1912.

Ce roman époustouflant d'Amin Maalouf s'achève sur un ton tragique. Benjamin, inconsolable chez lui à Annapolis, après la perte du manuscrit dans les abîmes de l'océan et le départ inexplicable de Chirine au moment même de leur arrivée à New York, se berce d'illusions et de souvenirs nostalgiques entre la Perse des Robaïyat et de "Samarcande, la plus belle face que la Terre ait jamais tournée vers le soleil"<sup>17</sup> »<sup>18</sup>.

### III. Le religieux *Versus* le politique

La première manifestation du conflit entre le religieux et le politique dans le roman est cette scène où Omar Khayyam est humilié et roué de coups par l'Étudiant-Balafré et sa bande, car il a tenté de défendre Jaber-le-Long, le disciple préféré d'Abou Ali Ibn-Sina, Avicenne pour les Occidentaux, accusé d'être un *filassouf*, un philosophe, « le terme de "philosophie" désigne toute personne qui s'intéresse de trop près aux sciences profanes des Grecs, et plus généralement à tout ce qui n'est pas religion ou littérature »<sup>19</sup>. Conduit chez le juge Abou-Taher, représentant du pouvoir politique, et après une nuit de discussion avec le poète, et fasciné par sa vision du monde et de la religion en particulier, le juge prend sa défense le lendemain, le "blanchit" de cette accusation d'alchimie et exige des excuses du Balafré. Le politique triomphe du religieux !<sup>20</sup>

La deuxième manifestation du conflit entre le religieux et le politique est traduite par cette colère subite de Nasr Khan, maître de la Transoxiane, une colère incompréhensible car survenue lors de sa visite à Samar Cande, dans un moment censé être de joie et de festivités comme chaque fois qu'il s'y rend. Omar Khayyam constate cette humeur peu amène du souverain et n'arrive pas à la comprendre. C'est au cadî de lui en donner les raisons :

« En chemin, Abou-Taher s'était fait un devoir d'éclairer Khayyam sur ce qui venait de se produire : les dignitaires religieux de la ville avaient décidé de bouder la cérémonie d'accueil, ils reprochaient au khan d'avoir fait incendier jusqu'au sol la Grande Mosquée de Boukhara où des opposants en armes s'étaient retranchés.

- Entre le souverain et les hommes de religion, explique le cadî, la guerre est ininterrompue, parfois ouverte, sanglante, le plus souvent sourde et insidieuse. On racontait même que les ulémas auraient noué des contacts avec nombre d'officiers exaspérés par le comportement du prince.

On racontait même que les ulémas auraient noué des contacts avec nombre d'officiers exaspérés par le comportement du prince. Ses aïeux, disait-on, prenaient leur repas avec la troupe, ils ne perdaient aucune occasion de rappeler que leur pouvoir reposait sur la bravoure des guerriers de leur peuple. Mais, d'une génération à l'autre, les khans turcs avaient acquis les fâcheuses manies des monarques persans. Ils se considéraient comme des demi-dieux, s'entourant d'un cérémonial de plus en plus complexe, incompréhensible et même humiliant pour leurs officiers. Nombre

de ceux-ci avaient donc pris langue avec les chefs religieux. Non sans plaisir, ils les écoutaient vilipender Nasr, l'accuser de s'être écarté des voies de l'islam. Pour intimider les militaires, le souverain réagissait avec une extrême fermeté contre les ulémas. Son père, un homme pieux pourtant, n'avait-il pas inauguré son règne en tranchant une tête abondamment enturbannée ?

Abou-Taher est, en cette année 1072, l'un des rares dignitaires religieux à garder un rapport étroit avec le prince, il lui rend souvent visite dans la citadelle de Boukhara, sa principale résidence, il l'accueille avec solennité chaque fois qu'il s'arrête à Samarcande. Certains ulémas voient d'un mauvais œil son attitude conciliante, mais la plupart apprécie la présence de cet intermédiaire entre eux et le monarque. »<sup>21</sup>

Outré par le comportement des dignitaires religieux, le monarque décide de les humilier à sa manière. Il fait venir tous les ulémas de la ville dès l'aube pour qui ils se prosternent à ses pieds et si quelqu'un s'amuse à manquer à l'appel ou à essayer de fuir, sa tête est tranchée. Ils sont plus d'une vingtaine qui se présentent devant Nasr Khan, se courbent aussi bas que possible et attendent un signe du prince pour se redresser.

« Mais le signe ne vient pas. Dix minutes passent. Puis vingt. Les plus jeunes eux-mêmes ne peuvent rester indéfiniment dans une posture aussi inconfortable. Pourtant que faire ? Se redresser sans y avoir été autorisé serait se désigner à la vindicte du monarque. L'un après l'autre, ils tombent à genoux, attitude tout aussi respectueuse et moins épuisante. C'est seulement lorsque la dernière rotule a touché terre que le souverain leur fait signe de se relever et de se retirer sans discours. Nul ne s'étonne de la tournure des événements, c'est le prix à payer, c'est dans l'ordre des choses du royaume. »<sup>22</sup>

Le politique triomphe encore une fois du religieux !

La troisième manifestation du conflit et la plus importante, puisque ses séquelles vont marquer non seulement cette époque mais toute l'Histoire de l'humanité, c'est ces rivalités entre le Vizir Nizam-El-Molk et Hassan Sabah, *sahib-khabar*. Une concurrence purement politique puisque les deux hommes s'attèlent à attirer l'attention et la confiance du Roi. Et comme c'est le Vizir qui est le plus chevronné dans ce domaine, il finit, par des moyens des plus malhonnêtes, à éloigner Hassan du cercle politique de l'Empire. Un bannissement qui ne sera pas sans conséquences. Il pousse le proscrit à se convertir à l'Ismaélisme, une doctrine religieuse chiite celle de ceux qui admettent Ismaïl pour dernier imam, et à créer le premier

groupe terroriste de toute l'histoire de l'humanité, la Secte des Assassins, propageant peur, crimes et homicides (Voir plus loin).<sup>23</sup>

La quatrième manifestation du conflit décrit la réaction en Perse, au début du XX<sup>e</sup> siècle, des dignitaires religieux iraniens, les *mollahs*, lors de la révolution constitutionnelle, considérant le *Machrouté*, la Constitution, comme étant contraire à l'Islam et à la loi divine. Nous y reviendrons dans l'élément consacré à Djamaledine Al-Afghani.

#### IV. Hassan Sabbah

Il convient de signaler d'emblée que les biographies sur Hassan Sabbah ou Ibn Sabbah sont multiples, parfois contradictoires. Ainsi, allons-nous nous contenter de celle qui avait inspiré l'auteur de ce roman.

Il serait né à Qom, en Perse (Iran), en 1050. Il aurait reçu une éducation religieuse rigoureuse et conventionnelle dans une famille chiite duodécimaine. Dès son enfance, on a constaté sa perspicacité et son intelligence, particulièrement en géométrie et en astronomie : « Le jeune homme étudie les ouvrages avec une telle ferveur qu'il en est profondément troublé et en tombe malade. Il craint de mourir avant de savoir la Vérité. Convaincu que l'Ismaélisme représente l'ultime Vérité, il adhère à la doctrine à l'âge de 35 ans [21 ans selon le roman] en 1071. »<sup>24</sup>

Lors de son séjour en Égypte fatimide sous le règne du Calife chiite Al Mustansir, il gagne la confiance et ce dernier lui accorde des prérogatives de ce dernier, mais finit par être emprisonné par le vizir Badr al Jamali dans la forteresse de Dumyat, jaloux de cette place qu'il a acquise auprès du roi et de son fils Nizâr, supposé être le prochain Imam selon son père.

« Un jour, probablement à cause d'un tremblement de terre, les murailles de la forteresse s'effondrent, permettant ainsi au captif de s'évader. Il embarque sur un navire à Alexandrie avec un groupe de voyageurs [...] Il accoste au port d'Acre. Décidé à recruter et à organiser des partisans, il parcourt de nombreuses villes tout en étudiant les conditions économiques, sociales et religieuses des peuples. »<sup>25</sup>

Le hasard ou le destin ont voulu que son chemin croise celui d'Omar Khayyam dans un caravansérail de la ville de Kashan. Et il réussit à l'impressionner grâce à son éloquence et à son savoir immense. À la question d'Omar sur son intention concernant l'utilisation de tout ce savoir, il lui avoue son désir de s'introduire auprès de Nizam-el-Molk pour un éventuel travail. Pure coïncidence ? Il se trouve qu'Omar lui aussi est en route pour aller rencontrer ce même vizir mais il n'en dit rien à son nouvel ami. Méfiance oblige ! La même caravane va les emmener à Ispahan qu'ils vont atteindre après une semaine. Lors de la rencontre d'Omar avec Nizam-el-Molk, il découvre pourquoi il l'a fait venir de Samarcande : il a l'intention ferme de bâtir un grand empire et il a besoin d'une personne de sa trempe et de ses qualités pour « remettre entre [ses] mains la charge la plus délicate de toutes »<sup>26</sup> : faire de lui *sahib-khabar*, le chef des espions !

Déclinant poliment l'offre du poste de *sahib-khabar*, et en guise d'excuse auprès de Nizam-el-Molk et de gratitude pour ses cadeaux et sa magnanimité, Khayyam décide de lui présenter son nouvel ami en encensant son intelligence, son savoir et son habileté désarmante. Mais il n'oublie pas de préciser qu'il est de Kom. Et à Nizam-el-Molk de répondre :

« - Un chiite imamien ? Cela ne me gêne pas. Bien que je sois hostile à toutes les hérésies et à toutes les déviations. Certains de mes meilleurs collaborateurs sont des sectateurs d'Ali, mes meilleurs soldats sont arméniens, mes trésoriers sont juifs, je ne leur dénie pas pour autant ma confiance et ma protection. Les seuls dont je me méfie sont les ismaéliens. Ton ami n'appartient pas à cette secte, je suppose ? »<sup>27</sup>

Cette réponse nous renseigne à la fois sur l'ouverture d'esprit qui a caractérisé le système politique de cette époque, qui prime la compétence et la performance sans égard à l'appartenance religieuse des fonctionnaires. Sauf une seule exception : les ismaéliens. Et l'Histoire donnera raison à Nizam-el-Molk. Omar Khayyam découvrira plus tard, lors d'une discussion avec Hassan, que ce dernier a grandi dans une famille chiite traditionnelle qui lui a enseigné que les ismaéliens sont des hérétiques. Mais sa rencontre avec un missionnaire de cette secte a complètement bouleversé sa vie et il a décidé d'y adhérer. Il a reçu la mission de s'insinuer dans le *divan* afin d'assurer la protection de ses frères ismaéliens en difficulté. Il a est donc servi de Khayyam pour réaliser cet objectif.

Une amitié s'établit entre Hassan et Malikshah, le roi. Elle suscite le ressentiment du vizir. Après son épisode avec Nizam-el-Molk quant à qui peut dresser le bilan des dépenses des villes dans un délai record (Voir le résumé), Hassan quitte le palais et erre pendant des années en habit de soufi : Kom, Rayy, l'Égypte, l'Azerbaïdjan, Damas, Beyrouth, Saïda, Tyr, Acre, Alexandrie, avant d'arriver au Caire où il passé deux ans à l'École des missionnaires,

où il a « appris à convertir »<sup>28</sup>. C'est là aussi où sa conviction prend un autre tournant et devient complètement différente de celle des autres chiïtes.

« La différence est grande entre ma foi et celle de mes parents. Ils m'ont toujours appris que nous devons subir patiemment le pouvoir de nos ennemis en attendant que revienne l'imam caché, qui établira sur terre le règne de la justice et récompensera les vrais croyants. Ma propre conviction, c'est qu'il faut agir dès à présent, préparer par tous les moyens l'avènement de notre imam dans cette contrée. Je suis le Précurseur, celui qui aplanit la terre pour qu'elle soit prête à recevoir l'imam du Temps. Ignore-tu que le Prophète a parlé de moi ? [...] 'Un homme viendra de Kom, il appellera les gens à suivre le droit chemin, des hommes se rassembleront autour de lui, comme des fers de lance, le vent des tempêtes ne les dispersera pas, ils ne se laisseront pas de la guerre, ils ne faibliront pas, et sur Dieu ils s'appuieront.' »<sup>29</sup>

C'est donc suite à un échec politique que Hassan va recourir au religieux pour se venger, pour tenter de réintégrer les plus hautes fonctions au sein du palais royal. « Avant d'être religieux, le projet d'Hasan en Égypte était avant tout politique : il avait l'ambition de porter sur le trône d'Égypte le prince Nizar, un calife chiïte, et orchestrer par son entremise la reconquête de la Perse, alors sunnite. »<sup>30</sup> Cette stratégie n'est pas sans nous rappeler ce qu'a vécu l'Algérie au début des années 90'. En effet, c'est suite à l'arrêt du processus électoral, jugé injuste par les partisans du FIS, qu'ils ont décidé de gagner les maquis et de sombrer le pays dans une guerre civile de plus de dix ans, engendrant plus de 250 000 morts ?! Il est donc évident que le religieux a toujours constitué l'un des moyens pour arriver au pouvoir et peu importe que cela se fasse à travers la *choura* (le principe de la concertation collective) ou à travers le djihad, le glaive et le sang.

## V. Djamaleddine Al-Afghani (1838-1897)

« Sur la Terre bariolée chemine un homme, ni riche, ni pauvre, ni croyant, ni infidèle, il ne courtise aucune vérité, il ne vénère aucune loi... Sur la Terre bariolée, quel est cet homme brave et triste ? » Omar Khayyam.

Initiateur de la renaissance arabe, Djamaleddine est en quelque sorte le héros de la seconde partie du roman. Il a pour mission de réveiller les Musulmans de leur *interminable sieste orientale*, de les libérer, en particulier la Perse, de cet arbitraire politico-religieux qui les

dans lequel ils crépissent, « afin d'adhérer résolument aux idées de la démocratie. Amin Maalouf raconte avec passion cette période de la Perse moderne qui a vu le peuple envahir les rues, réclamant l'instauration d'une nouvelle constitution, érigé sur des socles modernes. »<sup>31</sup>

Comme pour Hassan Sabah, les biographies à propos de Djamaledine sont légion et souvent divergent, voire des contradictions. Contrairement à l'opinion courante faisant de lui un afghan né à Kaboul, il est dit aussi qu'il est Iranien, de doctrine chiite duodécimaine et non sunnite, son vrai nom est al-Sayyid Muḥammad b. Ṣafdar Djamālāl-dīn al-Afghānī se prétend afghān (d'où le nom ethnique d'al-Afghānī).

« Il fait des études à Qazwin, à Téhéran et à Najaf. À partir de 1856, il mène la vie errante d'un propagandiste ; si ses idées et ses attitudes ont pu varier, il semble avoir conservé constamment le même objectif : utiliser la culture traditionnelle et les motivations religieuses des musulmans pour les amener à résister sur tous les plans (politique, économique, culturel) à l'invasion occidentale. »<sup>32</sup>

Décrit comme étant « un personnage extraordinaire, un de ces êtres qui traversent l'Histoire avec la volonté de laisser leur empreinte sur les générations à venir. Le sultan de Turquie le craint et le courtise, le shah de Perse tremble à la seule mention de son nom. »<sup>33</sup> L'auteur rappelle aussi son rôle dans le soulèvement qu'a connu l'Égypte contre les Anglais : « Tous les lettrés de la vallée du Nil se réclament de lui, ils l'appellent 'Maitre' et vénèrent son nom. »<sup>34</sup>, ainsi que son exil en Inde où il a réussi à susciter un formidable mouvement d'opinion en créant des journaux et des associations avant qu'il en soit expulsé et qui ils choisissent de s'installer en Europe, précisément à Londres puis à Paris pour poursuivre son combat intellectuel et ses activités.

Ses disciples sont d'origines et de croyances différentes : musulmans des Indes, juifs d'Égypte, maronites de Syrie, etc. Il compte également parmi ses amis les plus illustres penseurs et écrivains de son époque : Ernest Renan, Georges Clemenceau, lord Salisbury, Randolph Churchill, Wilfrid Blunt. Même Victor Hugo l'a rencontré peu avant de mourir.

En 1889, le shah est allé en Europe pour assister à l'Exposition universelle de cette année et c'est là qu'il a proposé à Djamaledine de rentrer au bercail avec la promesse de le nommer à une haute fonction. Il accepte l'offre mais en posant certaines conditions :

- La promulgation d'une Constitution ;
- L'organisation des élections libres ;
- La reconnaissance de l'égalité de tous devant la Loi à l'instar des pays civilisés ;

- Et, enfin, l'abolition des concessions outrancières accordées aux puissances étrangères.

Au grand dam des attentes de Djamaledine qui s'attendait à essayer un refus, le shah accepte toutes ses conditions et lui fait la promesse de s'atteler à la modernisation de la Perse.

« Mais les réformes restaient en souffrance. Une Constitution ? Des chefs religieux persuadèrent le shah qu'elle serait contraire à la Loi de Dieu. Des élections ? Des courtisans le prévinrent que s'il acceptait qu'on remette en cause son autorité absolue il finirait comme Louis XVI. Les concessions étrangères ? Loin d'abolir celles qui existaient, le monarque, constamment à court d'argent, devait en contracter de nouvelles : à une société anglaise il confia, pour la modique somme de quinze mille livres sterling, le monopole du tabac persan. Non seulement l'exportation, mais également la consommation interne. Dans un pays où chaque homme, chaque femme et bon nombre d'enfants s'adonnent au plaisir de la cigarette ou de la pipe à eau, ce commerce était des plus fructueux. »<sup>35</sup>

Inquiet à cause du manquement à ses promesses du Shah, Djamaledine, le réformateur, décide de se mettre en état de rébellion passive qui consiste en une coutume pratiquée en Perse par toute personne ayant peur pour sa liberté ou pour sa vie : « il se retire dans un vieux sanctuaire des environs de Téhéran, s'y enferme et y reçoit des visiteurs auxquels il expose ses griefs. Nul n'est censé franchir la grille pour s'en prendre à lui. »<sup>36</sup>

Encore une fois, une mauvaise surprise attend Djamaledine, il voit l'immunité du sanctuaire bafouée par les soldats du shah. Accusé par le vizir du shah de n'être qu'un philosophe notoirement mécréant, il sera arrêté et dépouillé de toutes ses possessions puis conduit jusqu'à la frontière. Il se réfugiera à Londres puis décidera de partir à Constantinople, la mort dans l'âme, comme étant l'invité officiel du sultan et calife Abdel-Hamid qui lui offrira une demeure pour recevoir ses amis et disciples mais il sera interdit de quitter le pays et vivra constamment sous étroite surveillance.

Cette humiliation publique poussera Djamaledine à réaliser un acte plutôt inattendu de sa part : lui qui a passé le plus clair de sa vie fustigeant l'obscurantisme de certains religieux, il ose écrire une longue lettre au chef suprême des religieux persans, « lui demandant d'user de son autorité pour empêcher le monarque de brader aux infidèles les biens des musulmans. »<sup>37</sup> La réponse est favorable et le grand pontife des chiites fait circuler une étonnante proclamation : « Toute personne qui consommerait du tabac se mettrait en état de rébellion contre l'imam du Temps, que Dieu hâte sa venue. »<sup>38</sup> Le tabac est boycotté et des

manifestations tapageuses sont organisées à Téhéran, à Tabriz, à Ispahan. Jusqu'à ce que le roi prenne la décision d'annuler la concession faite aux Anglais. Et il finira par le faire.

Nous pouvons donc constater une certaine *contradiction* dans le comportement de Djamaledine dans sa relation avec le religieux : d'une part il appelle à une certaine forme de laïcité et de l'autre il se cache quand même derrière le religieux pour atteindre ses objectifs ! Mais c'est de bonne guerre comme aurait dit l'autre car c'est là une manipulation beaucoup plus stratégique et pacifique que celle adoptée par Hassan Sabah. Djamaledine ne voit aucun mal dans le recours au religieux si cela peut servir la liberté d'expression et la protection des gens de sa trempe, à savoir les réformateurs.

Bien après le décès de Djamaledine suite à un cancer de la mâchoire (d'autres sources disent qu'il aurait été empoisonné), ses idées continuent d'être partagées par le truchement de ses disciples éparpillés dans les quatre coins du globe. Son combat pour un islam moderne connaîtra son apogée en Perse vers la fin du XIX et le début du XX siècle. Considéré aussi comme étant un Maître dans cette région, il va être derrière des changements fondamentaux en inspirant des partisans de l'instauration d'une Constitution et d'un nouveau régime en Perse. Cette révolution reflète un besoin irrésistible de liberté qui anime les pulsions profondes du peuple persan, un peuple opprimé par des ingérences étrangères et des oppresseurs locaux, en particulier les hommes religieux au pouvoir absolu et dont les idées sont des plus obscurantistes et rétrogrades.

La suite du roman décrit le contexte dans lequel des gens comme Fazel (le disciple préféré de Djamaledine), Mirza Reza (dont les yeux reflètent toute la détresse de l'Orient) et tant d'autres disciples d'Al-afghani qui ont mené leur combat pour renverser le monarque qui a osé trahir l'exilé de Constantinople et établir un régime démocratique en secouant le poids des traditions séculaires. Benjamin O. Lesage, jusque-là simple narrateur, devient un personnage-clé dans le récit. À l'aide de Chirine, petite-fille du shah, sensible aux souffrances des pauvres gens, il poursuit sa quête du Manuscrit et la reconstitution des faits qui ont marqué ces années.

En l'an 1906, la révolution persane se déclenche pour la plus bizarre des raisons : un ministre belge, M. Joseph Naus, a eu la désastreuse idée de se déguiser en *mollah* ! Sauf que c'est là la goutte qui a fait déborder le vase. La véritable raison de cette révolution c'est le surendettement qu'a connu le pays. Des dettes d'autant plus vaines, cumulées rien que pour satisfaire l'extravagance d'un monarque irresponsable et dissipateur. Des dettes empoisonnées parce qu'elle ouvre grandement les portes aux ingérences des pays créanciers, à savoir la Russie, la Belgique, etc. Et c'est là justement que réside en quelque sorte la bizarrerie de cette situation à l'origine de la révolution persane : les Occidentaux sont épargnés pour tant de crimes mais ils seront châtiés pour la peccadille de M. Naus.

« Se moquer des religieux, telle n'était assurément pas l'intention de Naus. On ne pouvait lui reprocher, en l'occasion, qu'une coupable inconscience, une absence de tact, une once de mauvais goût. Sa vraie faute, dès lors qu'il servait de cheval de Troie au tsar, ce fut de n'avoir pas compris que, pour un temps, il devait se laisser oublier.

Des rassemblements rageurs autour de l'image diffusée, quelques incidents, le bazar ferma ses portes. On réclama d'abord le départ de Naus, puis celui de l'ensemble du gouvernement. Des tracts furent distribués qui demandaient qu'un parlement soit institué en Russie. Depuis des années, des sociétés secrètes agissaient au sein de la population, elles se réclamaient de Djamaledine, parfois même de Mirza Reza, érigé par les circonstances en symbole de la lutte contre l'absolutisme. »<sup>39</sup>

Commencent alors des conflits entre l'élite moderniste dirigée par Fazel (des laïques se réclamant [des livres et des journaux français], la France de Saint-Simon, de Robespierre, de Rousseau et de Waldeck-Rousseau) et les *mollahs*. Ce dernier dont le clergé connaît une certaine division : une partie des *mollahs* rejette tout ce qui est occidental, l'idée même de démocratie, de parlement et de modernité ; selon eux, le Coran est largement suffisant. Les modernistes leur répliquent en affirmant que le Livre avait laissé aux hommes le soin de se gouverner démocratiquement puisqu'il y était dit : « Que vos affaires se règlent par concertation entre vous ». Ils ajoutent que, à la mort du prophète, s'il y avait une Constitution pour organiser l'État naissant, il n'y aurait pas eu les sanglantes luttes de succession qui avaient conduit à l'éviction de l'imam Ali. L'autre partie des *mollahs* accepte, néanmoins, l'idée de Constitution et cela pour mettre un terme à l'arbitraire royal.

« Venus par centaines pour prendre bast, ils se plaisaient à comparer leur acte à l'émigration du Prophète vers Médine, et les souffrances du peuple à celles de Hussein, fils de l'imam Ali, dont la passion est le plus proche équivalent musulman de la passion du Christ. Dans les jardins de la légation, des pleureurs professionnels, les *rozé-khwan*, racontaient à leur auditoire les souffrances de Hussein. On pleurait, on se flagellait, on se lamentait sans retenue sur Hussein, sur soi-même, sur la Perse, égarée dans un monde hostile, précipitée, siècle après siècle, dans une décadence sans fond. »<sup>40</sup>

Le sort de la Perse dépend donc de cette atmosphère. Chirine la décrit comme étant un être malade, à son chevet une ribambelle de médecins : des modernistes, des traditionnels, et chacun y va de ses remèdes. Celui qui l'emporte

décidera du cours des choses : si la révolution triomphe, *les mollahs devront se transformer en démocrates. Mais si elle échoue, les démocrates devront se transformer en mollahs.*

Le shah abdiquera. Des élections seront organisées. Le premier parlement de la Perse se réunira le 7 octobre 1906. Le discours du trône sera prononcé par Malkom Khan, un Arménien d'Ispahan et compagnon de Djamaledine. Une Constitution sera promulguée ainsi qu'une charte des droits du citoyen. En quelques mois, quatre-vingt-dix quotidiens et hebdomadaires vont apparaître, y compris un journal satirique de Téhéran qui connaîtra un succès foudroyant grâce à ses dessinateurs ayant pour cibles préférées les courtisans véreux, les agents du tsar et, plus que tout, les faux dévots. Le fanatisme est mort en Perse.

Mais pour seulement six ans car il reviendra et il frappera d'une main forte !

## VI. Conclusion

« J'ai la profonde conviction, en ce début de siècle, que, si l'Orient ne parvient pas à se réveiller, bientôt l'Occident ne pourra plus dormir. », *Samarcande*, p. 277.

C'est donc à travers ces deux personnes emblématiques, Hassan Sabah et Djamaledine Al-afghani – mais aussi à travers tant d'autres éléments – qu'Amin Maalouf a essayé de cerner et de nous donner ne serait-ce qu'une idée générale des rapports liant le religieux au politique. Deux personnes qui aspirent aux mêmes fins mais dont les stratégies et les manières diffèrent. Deux personnes qui font *recours*<sup>41</sup> au religieux mais chacun à sa façon : Hassan Sabah en se radicalisant et en appelant au meurtre et Djamaledine en réformant et en prônant la laïcité. Hassan Sabah qui représente un courant chez les Musulmans pour lesquels le religieux et le politique sont d'une indissociable inséparable, une solidarité qui mène tout droit au totalitarisme et à la pensée unique. Cette solidarité est appelée par Abdelwahab

Meddeb « la consubstantialité » et elle est entre droit, politique et Écritures saintes<sup>42</sup>. Tandis que Djamaledine est plutôt spinoziste car faisant la distinction entre prince et pontife, car préconisant la neutralisation et la soumission du pontife par le prince. La volonté de Djamaledine est d'instaurer les Lumières dans le monde arabo-musulman. Il a en horreur l'islam politique des *mollahs*.

Il est également important de signaler qu'en plus d'être un moyen de divertissement, ce roman est un appel à la tolérance et au respect mutuel. Mais il est, par-dessus tout, une mine richissime d'informations et il regorge de leçons à retenir. Écrit en français, et donc destiné principalement aux français et aux francophones d'une manière générale (avant qu'il soit traduit dans des dizaines de langues), *Samarcande* est davantage une tentative Del 'écrivain pour signifier aux Occidentaux qu'ils sont en grande partie responsables du malheur et du déclin que connaît le Moyen-Orient et les autres pays où cet Occident s'ingèrent directement ou insidieusement pour assurer ses intérêts au détriment de ceux des pays dominés, faisant ainsi fi de toute éthique politique ou autre.

« Il est particulièrement intéressant de constater que des 'mouvements révolutionnaires iraniens' se sont produits à chaque fois que la Russie a connu de l'agitation. La première explication de ce phénomène résulte bien sûre de la proximité des deux États qui ont aujourd'hui encore 2 500 kilomètres de frontière commune. Cette frontière constitue un élément intangible, une donnée permanente et très conséquente puisqu'elle permet d'expliquer le rôle joué par les Russes au cours des grandes époques de l'histoire récente de l'Iran. »<sup>43</sup>

L'un des moyens de cette ingérence c'est la manipulation malsaine et l'instrumentalisation des missions chrétiennes. En effet, sous le couvert de la *charité chrétienne*, beaucoup de ces organisations travaillent en catimini comme des espions qui fournissent régulièrement les États qui les envoient par des informations utiles à maintenir leur hégémonie et à garantir leurs gains.

« La seule immunité qu'il reconnaissait était celle des légations étrangères. »<sup>42</sup> Cette phrase à elle seule en dit long sur l'ampleur de l'influence des étrangers dans la Perse de cette époque (les choses n'ont pas beaucoup évolué depuis le temps malgré certaines apparences !). Ce thème dans le récit est d'une grande importance et pourra faire l'objet d'une étude intéressante.

## VII. Références

<sup>1</sup> « Dans cette pièce, Claude Ruper, le principal personnage, incarne la conscience patriotique française blessée de la défaite de Sedan, et qui travaille avec acharnement au relèvement de son pays. A l'opposé, Césarine, sa femme, est une créature totalement corrompue, sur tous les

plans ; elle va finir par vendre les travaux de son mari à l'ennemi. Le titre *La femme de Claude* est évidemment une allusion à Messaline, femme de l'empereur Claude, qu'elle aurait empoisonné d'un plat de champignons. Claude Ruper a pour amis un israélite et sa fille, Daniel et Rébecca. Les qualités morales et spirituelles de Rébecca brillent autant qu'elles sont absentes chez Césarine. Mais Claude est marié, Rébecca ne peut espérer l'épouser jamais. Elle va donc s'expatrier avec son père, qui part pour accomplir son idéal : retrouver les dix tribus, réunir les israélites dispersés sur les cinq continents, les ramener en Palestine et rétablir Israël comme nation. (C'est là que la date de la pièce est étonnante : 1873 !) » Source : [http://epelorient.free.fr/dumas\\_fils.html](http://epelorient.free.fr/dumas_fils.html) (Consulté le 26 octobre 2017).

<sup>2</sup> Un scandale judiciaire et politique qui fut une source de division majeure pour les français entre 1894 et 1906. il s'agissait d'une affaire d'espionnage où Alfred Dreyfus, un juif occupant le poste de capitaine à l'état-major à la section de statistiques (Service des renseignements), est accusé, le 27 septembre 1894, d'avoir livré des documents à l'Allemagne quand des gens ont découvert dans la corbeille à papier de l'attaché militaire allemand à Paris un bordereau anonyme annonçant un envoi de documents concernant la défense nationale et l'écriture de ce bordereau porte quelques ressemblances avec celle d'Alfred Dreyfus. « Le général Auguste Mercier, ministre de la Guerre, fait constituer par le commandant Hubert Henry, un dossier sur le capitaine Dreyfus essentiellement composé de faux, qui est communiqué aux juges à l'insu de la défense. » Source : <http://zolalitterature.blogspot.com/2015/11/laffaire-dreyfus-scandale-judiciaire-et.html> (Consulté le 26 octobre 2017).

<sup>3</sup> « J'accuse... LETTRE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, par ÉMILE ZOLA », paru dans la Une du journal *l'Aurore*, le 13 janvier 1898.

<sup>4</sup> Amin, Maalouf, *Samarcande*, Casbah Éditions, Alger, 2000. (Première édition : JCLattès, Paris, 1988).

<sup>5</sup> Claudie, Bernard, *Évocation historique et équivoque littéraire : le roman historique*, in *Lire écrire*, n° : 13 (2001) <<http://www.crdp.ac-grenoble.fr/lireetecrire/spip.php?article136>> (Consulté le 04 septembre 2010)

<sup>6</sup> « Ghiyated-dinAbdloul Fath Omar Ibn Ibrahim al-Khayyâm Nishabouri, plus connu sous le nom de Omar Khayyâm a vécu en Iran aux XIème-XIIème siècles de notre ère. Il est peut-être né en 1048 et peut-être décédé en 1131 à Nishapour, où se trouve son tombeau. C'est un des plus grands mathématiciens et astronomes de tous les temps. Il a également composé des poèmes en langue persane (Robâiyât ou « Quatrains »), qui ont été publiés après sa mort. » Source : [http://atmospheres53.org/docs/omar\\_khayyam.pdf](http://atmospheres53.org/docs/omar_khayyam.pdf) (Consulté le 26 octobre 2017).

<sup>7</sup> Joseph, Maalouf, *Amin Maalouf, Itinéraire d'un humaniste éclairé*, L'Harmattan, Paris, 2014, p. 39.

<sup>8</sup>Ibid.

<sup>9</sup> Idem, p. 40.

<sup>10</sup>Ibid.

<sup>11</sup> *Samarcande*, p. 109.

<sup>12</sup> Une secte chiite qui voit en Ismaël, fils de Djafar es-Sâdiq, comme le dernier des imams parus sur la terre. Appelés aussi les Bâthini (partisans du sens interne), parce qu'ils n'admettent que l'interprétation allégorique du Coran dont le sens apparent n'a pour eux aucune valeur. « Lors de la mort de Djafar es-Sâdiq, en l'année 765 de notre ère, quelques chiites refusèrent d'admettre Mousa comme son successeur et attribuèrent la qualité d'imam à Ismaël que son père avait bien tout d'abord désigné, mais qu'il avait déposé ensuite et même fait périr parce qu'il s'était enivré. ». Ses branches sont : Nizari, Mustaliyya, Karamitha (Carmathes), Druzes et pas mal d'autres branches. Pour plus de détails, consultez le site : [http://www.cosmovisions.com/\\$Ismaeliens.htm](http://www.cosmovisions.com/$Ismaeliens.htm)

<sup>13</sup> Joseph, Maalouf, *Op. Cit.*, p. 41.

<sup>14</sup> *Idem*, p. 41.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 42.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Samarcande*, p. 12.

<sup>18</sup> Joseph, Maalouf, *Op. Cit.*, p. 42.

<sup>19</sup> *Samarcande*, p. 18.

<sup>20</sup> Amin Maalouf évoquera de nouveau ce conflit entre la religion et la philosophie dans la deuxième partie de son roman et cela à travers le personnage de Djamaledine Al-Afghani. Ce dernier et lors d'une conférence publique, il ose déclarer « en présence des plus grands dignitaires religieux, que le métier de philosophe [est] aussi indispensable à l'humanité que le métier de prophète », *Samarcande*, pp. 211-212.

<sup>21</sup> *Samarcande*, pp. 38-39.

<sup>22</sup> *Idem*, p. 41.

<sup>23</sup> L'histoire regorge d'exemples comme celui de Sabah. Des gens aux ambitions politiques recourent à la lutte armée dès qu'ils échouent à atteindre le pouvoir politique. L'exemple du FIS en Algérie.

<sup>24</sup> Alain Morgue, *Hassan Ibn Sabbah et la Secte des Assassins d'Alamut*, p. 6 <http://www.pourlhistoire.com/docu/hassan.pdf> (Consulté le 2 janvier 2018).

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Samarcande*, p. 92.

<sup>27</sup> *Idem*, p. 97.

<sup>28</sup> *Idem*, p. 122.

<sup>29</sup> *Idem*, pp. 122-123

<sup>30</sup> Justine Frayssinet, <http://www.slate.fr/story/131012/coeur-secte-assassins-creed> (Consulté le 6 janvier 2018).

<sup>31</sup> Joseph, Maalouf, *Op. Cit.*, p. 50.

<sup>32</sup>DJAMAL AL-DIN AL-AFGHANI -  
Universalis.edu <https://www.universalis.fr/encyclopedie/djamal-al-din-al-afghani/> (Consulté le 29 janvier 2018)

<sup>33</sup>*Samarcande*, p. 211

<sup>34</sup>Idem, p. 212

<sup>35</sup>Idem, p. 215.

<sup>36</sup>Idem, pp. 215-216.

<sup>37</sup>Idem, p. 217.

<sup>38</sup>Ibid.

<sup>39</sup>Idem, pp. 271-272.

<sup>40</sup>Idem, p. 274.

<sup>41</sup>Georges Corm, « *Qu'est-ce que le retour du religieux ?* », <https://educationmoraleetcivique.wordpress.com/terminales-objectifs-methodes-evaluations/diversites-des-croyances/la-laicite/quest-ce-que-le-retour-du-religieux-par-g-corm/> (Consulté le 29 janvier 2018).

<sup>42</sup>Abdelwahab Meddeb, « *Religion et politique* », in Revue ESPRIT, *Religion et politique : séparation sous tension*, numéro de février, 2011, pp. 112-124.

<sup>43</sup>Encyclopédie Social Abbassi, *La vie politique en Iran durant la 1<sup>ère</sup> moitié du XX<sup>ème</sup> siècle*, Volume 50, Edition ACAFI, p. 13.

<sup>44</sup>*Samarcande*, p. 273.

### D'autres ouvrages consultés

- Ervand Abrahamian, *A History of Modern Iran*, Cambridge University Press, City University of New York, 2008.

- Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde, une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985.

- Philippe Sollers, *Littérature et politique*, Flammarion, Paris, 2014.

- Stéphane Giocanti, *Une histoire politique de la littérature, De Victor Hugo à Richard Millet*, Champs essais, Flammarion, Paris, 2009.

- أحمد سالم، *جدل الدين والسياسة، مناظرات*، الشبكة العربية للأبحاث والنشر، بيروت، 2015.